

Sur le front ukrainien, c'est Moscou qui recule

Monde

Par Phillips O'Brien

Publié le 3 avril 2026

Professeur d'études stratégiques à l'école de relations internationales de l'université St Andrews (Ecosse).

Deux semaines après le début de ce que les analystes appellent l'« offensive de printemps russe », le bilan est pour le moins inattendu : ce sont les Ukrainiens qui ont repris du terrain. Sur le front terrestre, dans la guerre à distance et désormais sur le plan diplomatique, Kiev accumule les signaux d'une initiative stratégique qui échappe à Moscou. L'analyse qui suit tente d'en mesurer la portée — sans céder à un optimisme excessif.

Un front terrestre qui résiste

À partir du 17 mars environ, l'intensité des assauts russes sur l'ensemble du front ukrainien a brutalement augmenté. Selon le général Syrskyi, en l'espace de quatre jours, peu avant le début de l'offensive, les Russes ont lancé plus de 600 assauts différents sur l'ensemble du front. Parmi ces tentatives figurait l'envoi de groupes de véhicules blindés à l'attaque — un corps

ukrainien a rapporté qu'une série d'assauts russes avait mobilisé jusqu'à 500 véhicules.

Ce type d'offensive concentrée, l'année dernière, avait au moins permis aux Russes d'engranger des gains modestes, territorialement insignifiants mais tactiquement réels. Cette année, la situation semble bien différente. Les gains russes ont été pratiquement inexistant, tant au cours des deux dernières semaines d'offensive qu'avant. Début mars, les Ukrainiens avaient en réalité repris le contrôle d'environ 260 kilomètres carrés de territoire.

Lors de leur attaque cette année, les Russes se sont heurtés à des défenses ukrainiennes extrêmement bien préparées : champs de mines, fortifications et un mur de drones défensifs de plus en plus imposant et efficace. Le résultat est saisissant : durant la première semaine de l'offensive de printemps russe, entre le 17 et le 24 mars, les Ukrainiens auraient même repris davantage de terrain que les Russes n'en avaient conquis. Il s'agit d'une superficie infime, environ 10 kilomètres carrés, mais il est remarquable que cela se soit produit alors même que les Russes tentaient de prendre l'initiative.

Le général Syrskiy a affirmé que, depuis le début de leurs opérations offensives il y a quelques mois, les Ukrainiens avaient repris au total 470 kilomètres carrés aux Russes. Il faut prendre ce chiffre avec la prudence qu'il mérite — les états-majors en guerre communiquent rarement sans arrière-pensée. Mais le simple fait que Kiev revendique publiquement de tels gains en dit long sur l'état du rapport de force.

L'armée russe dans un cercle vicieux

Pourquoi l'offensive russe patine-t-elle à ce point ? La réponse la plus frappante, et la plus préoccupante pour Moscou, tient à la qualité décroissante des soldats envoyés au front.

Vladyslav Urubkov, chef du département militaire de l'organisation *Come Back Alive*, a expliqué dans une interview comment le faible moral et le mauvais entraînement des troupes russes constituaient un problème majeur lors des assauts. Même dans une société aussi fermée que la Russie, les informations sur les pertes massives, les conditions de vie déplorables au sein de l'armée et le manque de formation circulent. Pour recruter des soldats, Moscou doit désormais compter sur ceux qui n'ont pas d'autre choix et qui savent probablement qu'ils s'engagent pour une mort quasi certaine ou un handicap grave. Des informations de la semaine dernière indiquaient que la durée d'entraînement des soldats russes avant leur envoi au front n'était plus que d'une semaine. Une semaine. Pour des combats parmi les plus meurtriers de la guerre moderne.

Après cette formation ultra-rapide, ces soldats sont envoyés en première ligne pour des assauts sanglants, souvent sans grand bénéfice. Ces tactiques entraînent des pertes si importantes et un moral si bas que la communauté des blogueurs militaires russes, farouchement nationalistes, déplore régulièrement l'état actuel de l'armée.

Les chiffres de pertes ukrainiennes — évidemment difficiles à vérifier de façon indépendante, mais cohérents avec d'autres sources — donnent la mesure du carnage : les pertes russes de la semaine écoulée ont souvent dépassé les 1 000 par jour en moyenne. Le bilan quotidien pour la semaine du 22 au 28 mars s'établissait ainsi : 940 le 22 mars, 970 le 23, 890 le 24, 1 220 le 25, 1 210 le 26, 1 000 le 27 et 1 300 le 28.

Le problème d'une armée composée de soldats de piètre qualité, recevant une formation médiocre, c'est qu'une fois engagé dans cette voie, il est très difficile d'en sortir. Les pertes et les frustrations sur le champ de bataille continuent de dissuader les civils de s'engager, ce qui signifie que les hommes qui se retrouvent dans l'armée russe sont envoyés au front de plus en plus tôt — et reçoivent donc une formation encore plus

dégradée. Un cercle vicieux dont Moscou ne perçoit, pour l'heure, aucune issue.

Il faut noter ici que l'Ukraine a fait un choix stratégique inverse. Plutôt que de répondre à la pression par une mobilisation forcée de recrues démotivées — solution que certains réclamaient depuis deux ans avec insistance —, Kiev a préféré réformer l'armée existante et s'adapter aux réalités technologiques du champ de bataille. Les Russes ont choisi d'envoyer des troupes au combat, les Ukrainiens ont essayé de s'adapter. Les résultats de ces deux stratégies sont désormais lisibles sur la carte.

La guerre à distance : frapper le système, et pas seulement des cibles symboliques

La semaine du 22 au 28 mars a également été marquée par une intensification spectaculaire des frappes à longue portée, des deux côtés — mais avec des logiques radicalement différentes.

Du côté russe, dans la nuit du 23 au 24 mars, les Russes ont lancé le plus important bombardement à distance du conflit. Ils ont d'abord mené une attaque nocturne avec 426 missiles et drones, puis une rare attaque massive en plein jour avec 556 drones et missiles. Ce total combiné de 982 drones et missiles est le plus élevé jamais enregistré par les Ukrainiens.

L'attaque semble avoir été menée de façon échelonnée. La première vague visait principalement Kiev, probablement pour détourner l'attention ukrainienne vers l'est et le centre du pays tout en épuisant les ripostes antiaériennes. L'attaque diurne s'est ensuite concentrée sur l'ouest, avec des frappes notables à Lviv où plusieurs bâtiments historiques ont été touchés. Le

centre historique de la ville, inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO, a été atteint.

L'objectif de cette attaque semble similaire à celui des frappes russes de l'hiver dernier : cibler les centrales électriques ukrainiennes afin de briser la volonté de la population et de nuire à l'économie. Il ne fait aucun doute qu'une autre raison de cette attaque était de réduire davantage les stocks ukrainiens de missiles Patriot, dans un contexte où les États-Unis pourraient réduire, voire interrompre, leurs livraisons de nouveaux systèmes.

La stratégie russe, en somme, reste la même : l'attrition, l'usure, la destruction de l'infrastructure civile. Elle porte des fruits limités, mais elle porte.

La stratégie ukrainienne, elle, est en train de changer de nature. Les Ukrainiens ont attaqué les mêmes installations à trois reprises en cinq jours : les principaux terminaux pétroliers russes de la mer Baltique, à Primorsk et à Ust-Luga. Entre le 22 et le 27 mars, trois vagues de frappes coordonnées de drones ont successivement touché ces installations, provoquant des incendies, endommageant des postes d'amarrage et des pétroliers, détruisant des réservoirs de stockage et des infrastructures de chargement.

Le signal est clair : l'Ukraine ne cherche plus à frapper des cibles symboliques ou ponctuelles. Elle vise désormais le système d'exportation énergétique russe dans sa globalité — et elle a compris qu'il faut des frappes répétées sur les mêmes installations pour les neutraliser durablement. Selon certaines informations, ces attaques pourraient entraîner une baisse des exportations de pétrole russes de près de 40 %. Les exportateurs russes s'apprêtent à invoquer la force majeure auprès de nombreux clients. Pour la première fois en 2026, les Russes ont annoncé la suspension temporaire de leurs exportations de tous les produits pétroliers raffinés, à compter du 1er avril.

Si Trump n'avait pas déclenché la guerre contre l'Iran, ces attaques ukrainiennes auraient porté un coup dur à l'économie de guerre russe et il est fort probable que la Russie aurait connu une crise de change. Cependant, les prix du pétrole ont augmenté au moins autant que les livraisons ont diminué. La guerre en Iran a donc, paradoxalement, offert à Moscou un avantage conjoncturel inattendu. Mais il ne durera pas indéfiniment — et l'infrastructure détruite, elle, ne se répare pas en quelques semaines.

Ce qui est plus important que l'effet immédiat sur les prix, c'est ce que cette campagne révèle sur la capacité de planification ukrainienne. Les Ukrainiens démontrent leur capacité à planifier et à mener une guerre de systèmes intelligente. Ce n'est plus une armée qui réagit. C'est une armée qui pense avec plusieurs coups d'avance.

L'Ukraine, nouvelle puissance technologique de défense

L'information la plus significative de cette semaine n'est peut-être pas venue du front. Elle est venue du Golfe.

L'Ukraine a signé plusieurs accords de défense avec des alliés des États-Unis dans la région du Golfe — l'Arabie saoudite, le Qatar et les Émirats arabes unis. Ces accords prévoient une collaboration pour le développement et la production de systèmes de protection contre les attaques de drones. Ces États sont tous des alliés des États-Unis et ont, par le passé, fondé leur défense en grande partie sur une coopération avec l'Amérique. Tous trois ont conclu que les États-Unis ne sont pas le partenaire le plus approprié pour cette protection cruciale. L'Ukraine, en revanche, l'est.

Le détail des accords mérite d'être rappelé. Le 27 mars, l'Ukraine et l'Arabie saoudite ont signé un accord de coopération en matière de défense, portant notamment sur le renforcement des défenses saoudiennes contre les missiles balistiques et les drones d'attaque unidirectionnels, et établissant un cadre pour de futurs contrats et investissements mutuels. Le 28 mars, l'Ukraine et le Qatar ont signé un accord de défense de dix ans, couvrant la lutte contre les drones, la cybersécurité, l'intelligence artificielle et la création d'usines de production d'armement communes dans les deux pays. Le même jour, à la suite d'entretiens avec le président émirati Mohamed ben Zayed Al Nahyan, Zelensky a annoncé un accord de coopération en matière de sécurité et de défense avec les Émirats arabes unis, inscrit dans un cadre décennal similaire à celui conclu avec le Qatar.

Arrêtons-nous un instant sur ce que cela signifie. Face à l'une des menaces militaires les plus pressantes du moment — les drones d'attaque à longue portée —, les États les plus riches du Golfe, alliés historiques de Washington, ne se tournent ni vers les États-Unis ni vers les grands groupes de défense européens. Ils se tournent vers l'Ukraine.

Il est tentant de balayer cela d'un revers de main comme une curiosité diplomatique. Ce serait une erreur. Ces accords signalent que l'Ukraine est en train de devenir un acteur essentiel de l'industrie de défense mondiale — non pas malgré la guerre, mais à cause d'elle. Quatre années de combat dans les conditions les plus exigeantes qui soient ont fait de l'Ukraine le laboratoire le plus avancé au monde en matière de guerre par drones, de défense antiaérienne de faible coût et d'innovation militaire déployée.

Le contraste avec l'industrie de défense européenne traditionnelle est brutal, et il a été mis en lumière cette semaine par un article de *The Atlantic*. Le PDG de Rheinmetall, Armin Papperger, interrogé sur les fabricants de drones ukrainiens, a eu cette réponse stupéfiante : « Ce sont des ménagères

ukrainiennes. Elles ont des imprimantes 3D dans leur cuisine et elles produisent des pièces pour drones. Ce n'est pas de l'innovation. »

Ce commentaire illustre à lui seul le problème. L'Ukraine fabrique des armes à un coût dérisoire, capables de détruire ou d'endommager les systèmes traditionnels sur lesquels les entreprises de défense ont bâti leur succès. Ces entreprises peuvent soit faire comme si de rien n'était, soit s'adapter. Rheinmetall, dont le modèle économique repose sur des chars à plusieurs millions d'euros l'unité, semble avoir choisi la première option. Ce choix a un prix — et il sera payé, tôt ou tard.

Mais le brouillard de la guerre persiste

Il faut résister à la tentation de conclure trop vite. Deux semaines d'offensive russe stoppée, quelques accords diplomatiques et des terminaux pétroliers en feu ne constituent pas, à eux seuls, un tournant décisif. La guerre en Ukraine dure depuis quatre ans. Elle en durera peut-être encore autant. Mais les tendances qui se dessinent méritent d'être prises au sérieux.

Sur le front terrestre, l'armée russe s'enfonce dans une spirale dont elle peine à sortir : des soldats moins bien formés, un moral en berne, des pertes qui découragent les recrues potentielles, ce qui contraint à envoyer encore plus tôt des soldats encore moins bien formés. L'Ukraine a l'opportunité de plonger l'armée russe dans une spirale de déclin dont il lui sera difficile de sortir.

Dans la guerre à distance, l'Ukraine passe d'une logique de réaction à une logique de systèmes : frapper non pas une cible, mais une chaîne et un système. Les terminaux de la Baltique en sont l'illustration.

Et sur le plan stratégique global, l'Ukraine est en train de construire, dans des conditions d'urgence absolue, ce que trente ans de paix n'ont pas permis à l'industrie européenne de bâtir : une véritable capacité d'innovation militaire de masse, agile, bon marché et redoutablement efficace.

Il est temps que l'Europe tire les conclusions qui s'imposent. Non pas pour « aider » l'Ukraine — comme si elle était encore l'objet passif d'une solidarité condescendante — mais pour s'associer avec elle. Ce sont les Ukrainiens qui, aujourd'hui, détiennent une partie des clés de la sécurité européenne. Et ceux qui ne l'ont pas encore compris feraient bien de se dépêcher.